

## Nouveaux Paradigmes ?

Chaque changement dans notre vie privée ou notre travail, au niveau politique, artistique, ou même sportif semblent désormais relever d'un changement « de paradigme » ; toutes les réformes découlent, paraît-il, de la nécessité de remplacer un paradigme précédent inefficace, ou de l'heureuse émergence d'un nouveau paradigme.

Paradigme... le mot a le cachet du sérieux et de l'honorabilité. Assez pour présenter une réforme comme indispensable et inéluctable. Bref, le terme est un marronnier pour communicants qui veulent imposer de « nouveaux paradigmes » dans la sécurité sociale, dans les hôpitaux ou dans l'éducation. Démanteler la sécurité sociale devient une question de paradigme ! Installer l'État social-actif partout est une question de paradigme ! Les exemples ne manquent pas.

Pourtant, ce concept a un sens, la rupture du paradigme de la modernité n'est pas un débat de salon. Elle n'est pas non plus une manière précieuse ou élégante de présenter les choses. Réfléchir depuis cette rupture nous permet penser notre monde et donc de pouvoir agir sur lui.

Comme nous allons le voir, le concept de paradigme est très lié à des problématiques scientifiques. Il me semble donc difficile de faire l'impasse sur cet élément. Dans la première partie du texte, je vais donc tenter d'exposer cet aspect, sans rentrer dans les détails, en insistant surtout sur les enjeux. Dans la deuxième partie, j'aborderai plutôt comment l'hypothèse de rupture du paradigme nous permet de penser dans les domaines sociaux et politiques.

Guillermo KOZLOWSKI

### ***Le concept de paradigme***

La meilleure manière d'échapper à la logorrhée qui entoure le terme paradigme est de revenir aux sources. Le concept de paradigme<sup>1</sup> est formulé par l'épistémologue Thomas Kuhn dans son livre *La Structure des révolutions scientifiques* en 1962.

Kuhn avance que toute expérience scientifique se construit depuis des présupposés, lesquels, profondément enfouis dans chaque culture, permettent de regarder, de penser certains aspects des expériences tout en faisant l'impasse sur d'autres. Un paradigme est un rapport au monde largement partagé à l'intérieur d'une société<sup>2</sup>.

Dans les faits, le paradigme x ou y n'apparaît dans son entièreté que lorsqu'il est épuisé... Lorsque la science normale entre en crise. C'est-à-dire qu'elle accumule trop de contradictions et se trouve obligée de proposer des hypothèses de plus en plus alambiquées pour expliquer des phénomènes. Alors des points de vue impensables dans cette science normale commencent à se formaliser, c'est-à-dire à constituer un nouveau paradigme.

C'est à ce moment-là que le paradigme est visible et ce qui allait de soi apparaît comme un présupposé

- 
- 1 On pourrait en effet remonter à l'acception platonicienne de ce concept qui n'est pas sans lien avec notre problème, mais il faudrait alors passer par de longues explications pour que ce détour ait un sens.
  - 2 Ceci ne veut absolument pas dire que le savoir produit n'est valable que dans cette situation. De la même manière que le Quijote de Cervantes a été écrit dans une certaine problématique, celle de la fin de la chevalerie, mais qu'il nous parle encore. D'une part parce que lu aujourd'hui il raconte d'autres choses et d'autre part parce qu'une contextualisation est possible. La physique de Galilée n'est pas invalidée par celle d'Einstein, ce qui change est le fait qu'elle ne s'applique que dans certaines conditions.

arbitraire. Par exemple, la séparation entre matière et énergie dans la physique de Newton n'est plus valable dans celle d'Einstein. Cette séparation était évidente dans le paradigme classique, c'est à partir de cette séparation qu'on concevait la physique, on ne pouvait la questionner parce que c'est le présupposé d'après lequel on expérimentait. Ce n'est pas non plus une « erreur » puisque le paradigme classique a permis de produire de nombreux savoirs. Simplement à un certain moment ce qui apparaît maintenant comme une hypothèse s'est épuisée, elle est devenue un obstacle.

Personne ne peut décider ou même proposer de penser le monde depuis tel ou tel paradigme. Il résulte des pratiques, de l'histoire, des rencontres, de la démographie. Personne ne décide non plus de son épuisement... On peut simplement le constater.

### ***Le paradigme de la modernité***

On peut décrire de manière sommaire le paradigme de la modernité suivant la description proposée par Edgar Morin. Il décrit le paradigme qui s'est peu à peu imposé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle en Occident<sup>3</sup> comme un paradigme de *Disjonction- réduction-unidimensionnalisation*.

Le sujet de la connaissance (l'Homme) « prend de la distance », regarde « de l'extérieur » l'objet à connaître, réduit ce qu'il veut connaître à des éléments simples puis place sur un même plan tout ce qu'il connaît. Ce rapport au monde on va le retrouver un peu partout.

Le fameux tableau périodique des éléments proposé par Mendeleïev au XIX<sup>e</sup> est exemplaire à cet égard parce qu'il classe l'ensemble de la matière, y compris des éléments qu'on n'avait jamais rencontrés dans la nature, dans un tableau d'éléments simples : la matière est décrite selon sa forme la plus simple (les atomes) et est régie selon quelques lois de base qui décrivent les interactions.

Ce paradigme a un corollaire particulier, l'idée que l'accumulation de connaissances permet peu à peu de maîtriser le monde. Connaître tous les éléments simples et toutes les lois qui les relient ferait de l'Homme le maître du monde, l'égal de dieu.

Un exemple tardif de cette volonté : Dans les années 60, les États-Unis financent les travaux d'un de ses plus grands scientifiques, Von Newman, dont le modeste objectif est le contrôle de la météo. On croit alors qu'une modélisation adéquate de l'atmosphère permettrait de savoir où l'influencer pour produire de la pluie sur le désert et de week-ends radieux... Ces recherches s'organisent autour du même processus : se mettre à la place d'un observateur « neutre », découper les éléments de base, trouver les lois qui les relient.

### **Dans la vie quotidienne**

**Jusqu'à maintenant, nous avons abordé le paradigme depuis le domaine scientifique. En quoi cela intéresse les autres domaines?, c'est-à-dire en quoi cela nous intéresse nous, qui ne sommes pas scientifiques ?**

#### **A- Le Paradigme de la modernité**

La connaissance scientifique ne se développe pas dans un monde parallèle au nôtre. Les modes de savoir des chercheurs sont intimement liées à la société où vivent ces scientifiques.

Un exemple : la science moderne se fonde sur une séparation entre nature et culture, mettant dos à dos une nature amorphe et mécanique et un esprit vif et indéterminé. Cette séparation n'a aucune source scientifique, au contraire elle organise un certain regard sur monde, construit un rapport au monde qui s'est imposé un temps en Occident y compris aux scientifiques. En effet cette séparation est indispensable pour que les sujets (l'esprit humain) puissent s'extraire du monde. Et une nature amorphe est indispensable pour qu'on puisse la réduire à des éléments simples avec des interactions simples.

Cette opposition n'était pas une opinion partagée par les uns, décriée par les autres, mais une sorte de

---

3 Il ne faut pas imaginer l'adoption d'un paradigme à la manière d'une mode soudaine qui déferle en quelques jours sur la planète. Il faut encore moins imaginer cela comme une procédure toute-faite que l'on va appliquer. Le concept n'a de sens que dans la mesure où on peut imaginer que de proche en proche, dans un aller-retour entre la théorie et la pratique les différentes sciences vont incorporer, en même temps qu'elles le fabriquent, des bouts de ce nouveau paradigme.

savoir spontané. Inutile de réfléchir, la distinction sautait aux yeux : Tout le monde « sait » spontanément que la poésie de Borges ou la Play Station sont des créations culturelles tandis que la digestion des aliments ou la tectonique des plaques relèvent de la nature. Tout le monde « sait » que l'alimentation humaine et sa préparation est une question culturelle et tout le monde « sait » - ou du moins, croyait savoir – que l'alimentation des primates et sa préparation est une question naturelle.

Le paradigme se constitue de ce genre de « savoir ». Or, si ce savoir est questionné dans les sciences ou dans n'importe quel autre domaine, tout notre rapport au monde est secoué. Différentes relations entre nature et culture ont existé avec d'infinies nuances. Les enjeux de leurs liens sont très grands dans notre vie. Mais imaginons que cette différenciation elle-même s'efface peu à peu. Qu'au fur et à mesure des expériences, des théories, des pratiques, nature et culture s'entremêlent. Imaginons que ce que nous appelons « culture » soit truffé de dynamiques autonomes qui échappent à notre volonté de maîtrise<sup>4</sup>. Imaginons que ce que nous appelons « nature » comporte des fonctionnements complexes, imprévisibles et non-maîtrisables<sup>5</sup>.

La confusion provoque le vertige. Or depuis quelques décennies, la science ne dit rien d'autre.

## **B- Le mythe du progrès**

La science nous intéresse aussi pour une seconde raison. Le paradigme de la modernité, comme ses prédécesseurs, va engendrer un récit qui l'explique et le diffuse. Puisque la nature semblait maîtrisable, puisque nous connaissions de plus en plus de ses lois, les connaître toutes n'était plus qu'une question de temps. Ce paradigme ouvre sur le récit d'une humanité en progrès continu, d'une humanité en route vers le paradis sur terre. Un progrès qui devait prendre la forme du passage de la nature à la culture grâce au savoir scientifique. Une nature amorphe et mécanique dominée progressivement par l'esprit humain.

Ce récit s'est largement étendu à notre vie quotidienne. En Occident, la médecine allait à moyen terme d'éradiquer la maladie, la psychiatrie effacer la folie et la justice éliminer les crimes et les délits. L'école devait former des hommes raisonnables et la politique installerait définitivement la paix et la justice sur terre. Dans tous les cas, la science devait jouer le rôle moteur.

La théorie marxiste, par exemple, parlait d'une évolution : le communisme primitif, le capitalisme et enfin le communisme scientifique. Ce schéma était d'ailleurs largement partagé, par l'ensemble des mouvements de gauche qui tous se reconnaissent sous la bannière: « progressiste ». Les divergences étant essentiellement pratiques : comment produire ce progrès ? Par les élections, l'insurrection, la lutte révolutionnaire, la grève générale etc...

Les paroles de l'Internationale : « la raison trône dans son cratère, c'est l'éruption de la fin » ne veut pas dire autre chose que : désormais la raison sortira des ténèbres et plus les hommes seront raisonnables et plus on s'approchera de la fin de l'Histoire sous la forme du communisme scientifique.

## **Changement de paradigme**

### **A- Le paradigme**

Le XX<sup>e</sup> siècle a trouvé des limites au paradigme moderne dans tous les domaines de notre vie, et d'abord dans les disciplines scientifiques, nous l'avons évoqué.

Bien entendu, de rares personnes peuvent expliquer « la sensibilité aux conditions initiales » ou « une boucle de rétroaction ».

---

4 On peut penser au langage, aux processus historiques de longue durée, aux mécanismes neurobiologiques, à la technique, aux processus macro-économiques. Tous ces processus qui rentrent dans le domaine de ce qu'on appelait « culture », donc de ce qu'on était censés maîtriser, ont néanmoins un degré d'autonomie.

5 De ce côté on peut regarder la recherche sur le comportement animal, qui ont peu à peu déconstruit toutes les citadelles qui étaient « le propre de l'homme ». Les processus d'auto-organisation ou les boucles de rétroaction, en biologie. La sensibilité à conditions initiales ou attractrices étranges en physique. Pour ceux qui voudront regarder de plus près, j'ai joint une bibliographie en fin d'article. De manière très schématique tous ces processus complexes ont pour effet que « les règles du jeu changent en jouant », donc ces processus ne sont ni maîtrisables ni prévisibles.

Mais, moins rares sont celles qui peuvent constater que l'éducation n'a pas empêché des peuples de commettre des génocides, qu'il est intenable de tenir un discours optimiste sur une médecine n'apportant que le « bien ». Tout comme le développement de l'industrie entraîne des désastres écologiques un peu partout dans le monde. Mais aussi, tout aussi tangible: dans beaucoup de familles, la génération des grands-parents doit soutenir celle des petits-enfants. Ou encore nous pouvons constater qu'après un siècle de révolutions « progressistes », aucun paradis sur terre n'est en vue<sup>6</sup>. Dans nos expériences théoriques et pratiques le paradigme de la modernité va s'avérer de plus en plus inopérant.

Peu à peu, autour d'une expérimentation à une très large échelle un nouveau type de rapport au monde apparaît:

- Un peu partout, le figure de l'observateur neutre disparaît au profit d'un observateur pourvu d'un point de vue singulier, qu'il doit intégrer dans sa recherche. C'est vrai dans la physique quantique ou dans l'éthologie, mais aussi dans le roman, dans le théâtre et dans le cinéma ou encore dans la pédagogie.<sup>7</sup>

-La notion d'éléments simples s'efface également : tout l'élément est perçu comme constitué de rapports complexes. Les différents domaines scientifiques intègrent la nouvelle donne. Par exemple, parallèlement aux recherches de Von Neumann pour maîtriser la météo, un météorologue inconnu, Edward Lorenz, va démontrer avec infiniment moins de moyens, l'impossibilité de la diriger et même de la prévoir au-delà d'un temps court<sup>8</sup>. De fait les éléments qu'on veut maîtriser sont eux-mêmes produits par les interactions. De même, les opprimés ne sont plus conçus comme des feuilles blanches sur lesquelles il faudrait écrire le savoir des révolutionnaires, mais comme toujours déjà traversés par de multiples enjeux contradictoires (Paulo Freire).

-On ne place plus les éléments sur un plan unique, la physique, l'économie sensée surdéterminer l'ensemble du monde.

Nous pouvons y voir l'émergence d'un nouveau paradigme qui permettra une explosion de nouvelles théories et de connaissances.

En revanche, avec quelques années de décalage, la disparition du mythe du progrès, le récit qui accompagnait le paradigme de la modernité, nous laisse dans une position bien plus délicate.

## B- Le mythe

Un récit ne peut être complètement délié du monde. Donc, dès que devient caduc ce qui le sous-tendait, il est logique que le récit perde son efficacité.

L'absence de récit ne rend pas impossible l'action ni dans le domaine scientifique ni dans le domaine social ni nulle part ailleurs. Dans un certain sens, la recherche peut même être plus facile. En effet, le récit – le mythe du progrès - nous permettait d'aller plus vite et donc parfois trop vite... sans chercher, sans penser ce qu'on faisait.

Cependant, le manque de récit rend aussi les choses plus difficiles. Toute action nécessite beaucoup plus d'énergie, car, faute de récit, rien ne va de soi. D'autant plus qu'une de ses propriétés était de construire du commun. Un récit tisse un fil commun, sans le mythe du progrès, les actions semblent isolées les unes des autres.

Cette question a des conséquences très concrètes pour nous. On peut, par exemple, analyser la question des acquis sociaux – leur maintien, leur défense, leur perte – sous cet angle.

Ces acquis ont été obtenus dans un contexte où le progrès constant de l'humanité vers un paradis sur terre semblait inéluctable. Qu'en est-il à une époque où cette croyance est rejetée ?

---

6 Il ne s'agit pas de dire non plus que l'histoire est une dégradation continue.

7 Dans le cinéma, c'est une question particulièrement travaillée par J.L., Godard, voir par exemple « ici et ailleurs » (disponible sur internet). Dans la pédagogie, c'est une des questions centrales abordées par Paulo Freire dans la « pédagogie de l'opprimé ».

8 Cette histoire est racontée de manière à la fois claire, documenté et passionnante à lire par James Gleik dans le premier chapitre de son livre « La théorie du chaos ». Une précision peut-être importante : l'impossibilité de prévoir la météo, par exemple, le temps qu'il fera le 17 avril 2024 à Kaboul, n'implique pas l'impossibilité de faire des prévisions sur le climat, par exemple, le fait qu'il y ait un réchauffement climatique généralisé.

Le résultat, on le constate, c'est un « pragmatisme » qui amène à les brader ou à les déposer un à un dans le Mont de Piété néolibéral. À les perdre un à un, parce qu'on ne parvient plus à les penser comme relevant du commun. **Comme ils ont perdu leur valeur d'échelons menant quelque part l'ensemble de l'humanité, du coup, tous les acquis sociaux prennent l'apparence de privilèges.**

Aujourd'hui, il devient difficile d'affirmer que le droit au chômage n'est pas un luxe. On peut l'expliquer, mais c'est long et laborieux... Il faut argumenter, justifier, sortir sa calculatrice, ses dossiers. Par contre, le premier néolibéral venu pourra raconter que « les chômeurs ne savent pas se prendre en main », ou que ce sont des profiteurs, et « ça passe ».

À l'opposé, on peut lire la fin de « Germinal »: après une défaite complète de la grève, les mineurs se retrouvent dans une situation bien pire qu'auparavant. Beaucoup y ont laissé leur vie, d'autres ont perdu le peu qu'ils avaient, et pourtant voici ce que raconte le dernier paragraphe du livre de Zola: « Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. ». Cette défaite était tolérable parce qu'elle faisait partie du chemin vers un monde meilleur.

On se confronte alors à paradoxe récurrent. D'une certaine manière, notre situation matérielle est plutôt confortable et pourtant on se sent démunis. Le sort d'un chômeur de 2012 est, par certains aspects, plus enviable que celui d'un mineur dans un charbonnage du XIX<sup>e</sup> siècle, et peut être même meilleur que celui d'un mineur des « 30 glorieuses », ou qu'un mineur chinois ou africain du Sud. Et le sort d'un travailleur de l'associatif ou d'un syndicaliste est incomparablement meilleur.

Pourtant, les mineurs du passé ne se sentaient pas impuissants. Le récit du progrès envisageait

Chaque acte particulier comme un petit pas en avant.

Aujourd'hui, tenir ce message même après une défaite insignifiante est impossible. Ce n'est pas une mauvaise chose, en ce sens que nous nous sommes libérés des vaines promesses. Entre Zola et nous, il y a plus d'un siècle de victoires et de défaites. Pourtant, cette armée noire, vengeresse... n'est jamais arrivée. Toutefois, ce récit poussait à continuer les luttes sociales et à accomplir des actions dont l'efficacité n'était pas dans un rêve futur, mais bien dans un quotidien immédiat. On doit constater qu'un rapport de forces ne peut pas être pensé en termes purement sociologiques.

## **Quelles réponses !**

**Laisant de côté le problème épistémologique essayons donc de voir ce que cette hypothèse peut nous apporter. Comment elle peut nous permettre de lire certains phénomènes sociaux.**

### ***Différentes sortes d'évitement.***

#### **La technique**

La première réponse à la fin du mythe du progrès, la plus courante, est probablement une sorte de fuite en avant technologique : l'idée qu'on peut dépasser la complexité grâce à la puissance de la technique.

Aujourd'hui, nous savons qu'un écosystème, ça ne se maîtrise pas. Et, il y a 60 ans, la Chine de Mao Tze Toung l'a aussi « découvert » à ses dépens. Les responsables chinois s'étaient aperçus que les hirondelles mangeaient une partie non négligeable des récoltes. Ils ont donc lancé un grand élan populaire de lutte contre les hirondelles. Des dizaines de millions de chinois, armés de longues tiges en bambou effrayèrent les oiseaux jusqu'à ce qu'ils tombent morts d'épuisement.

Et... Les années suivantes les récoltes furent dévastées par les insectes, faute de prédateurs (les hirondelles). Les responsables de l'époque avaient opté pour la solution classique, formulée selon un type de réflexion linéaire: Si les oiseaux mangent les récoltes, alors il faut éliminer les oiseaux, donc les récoltes seront meilleures.

La solution technique, celle de Monsanto par exemple, sera d'éliminer la complexité en neutralisant les sols. Pour cultiver du soja transgénique, des agriculteurs pulvérisent un produit capable de détruire toute trace de vie autre que le soja modifié génétiquement. Changer un paramètre dans un système complexe provoque toujours des résultats incertains, les systèmes complexes ne sont ni prévisibles ni maîtrisables. La solution technique est de fabriquer des systèmes simples.

Dans le domaine social, la proposition technicienne, celle de l'état social-actif est très semblable. L'état social actif nous invite à oublier les rapports complexes (sociaux, historiques, économiques, politiques...). Il les regarde avec un même regard technique en tant que « clients » normalisés, ou à normaliser un à un. Ils sont classés selon des compétences sur le fond « neutre » du marché. Et, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui « faire du concret ».

Autre exemple, notre société est connue pour son usage chronique des antidépresseurs: « Vous allez mal? », prenez un antidépresseur; gage d'une humeur égale, sans joies ni peines.

Ces exemples ne font qu'éviter de se coltiner avec la complexité, fabriquant l'illusion d'une maîtrise et d'une évolution prévisible. Mais quelle est la réalité? Une production de merveilleux tableaux excell qui permettent de tirer des plans sur la comète pendant que le problème se répercute à une échelle encore plus vaste et hors de notre portée.

Normaliser les gens empêche de penser, d'étudier, de concevoir les liens singuliers qui les traversent et les constituent. Les normaliser bloque toute réflexion sur les enjeux sociaux où ils vivent sans les avoir choisis. Normaliser détricote le lien social dont on n'arrête de regretter la disparition. L'État social actif a, entre autres coûts, la disparition du lien social. Tout comme le prix à payer de monoculture du soja transgénique est, entre autres, celui du dérèglement majeur des écosystèmes.

### **Le repli sur soi**

La fin du mythe du progrès engendre une autre réaction, sorte de pendant de la première: à la « toute-puissance » de la technique répond l'impuissance du *moi*. Puisque tout est trop confus, trop compliqué, alors rien n'a du sens... On adopte l'option de repli sur ce qui a un sens « pour moi ». Les déclinaisons de cette attitude sont presque infinies. On se réfugie dans sa famille, dans l'argent, dans son petit jardin, dans son corps, sa passion du foot, sa dépression, l'euphorie, le travail, le couple...

Cette attitude de repli est une sorte d'évitement, souvent douloureux parce que faute de comprendre les enjeux qui traversent notre vie, tout nous tombe -littéralement- dessus! Tout ce qui nous arrive devient imprévisible, mais surtout impensable. Ainsi, nous perdons prise, réduits à la joie quand un événement nous plaît et à la tristesse quand un événement nous déplaît. Un monde de peur, car on n'a pas la moindre idée de ce qui peut arriver et à la haine, car faute de comprendre on attribue un de manière un peu magique tous nos malheurs à des ennemis. Cette position engendre une extrême violence parce que pour protéger son « petit jardin » tout est permis car rien d'autre n'a de sens.

### **Quelque part, la complexité serait maîtrisable.**

Pêle-mêle, notre temps connaît aussi un bel essor de toutes sortes de théories ésotériques new-age, magiques, de sectes en tout genre. À la foi dans la science succède l'irrationalisme infantilisant. Mais aussi une affection pour les complots, c'est-à-dire pour une sur-rationalisation (tout a un sens dans le complot).

Dans les deux cas : l'idée que, quelque part, il y a un quelqu'un ou un quelque chose qui peut triompher de la complexité.

Dieu, le Diable ou la crème de nos ennemis conjurés d'une machination innommable ! C'est rassurant. Quoi de plus tranquillisant que d'imaginer un lieu où « on » décide. Le monde récupère sa cohérence. Toutes ces histoires simples et cohérentes permettent de nous donner, à peu de frais, un semblant de prise sur le

monde.

Ces trois réactions ne sont pas les seules réactions d'évitement, mais elles sont parmi les plus courantes. On peut aussi noter qu'elles ne sont pas exclusives les unes des autres. Ainsi le néomanagement est une formidable synthèse de toutes ces attitudes.

## **Conclusion : Quelles pratiques dans la complexité ?**

### ***Sortir de la confusion***

Beaucoup d'actions fonctionnent dans un paradigme qu'on pourrait appeler « complexe ». Bien entendu, elles se retrouvent dans les différentes sciences « dures », mais aussi dans tous les autres domaines de la vie. Dans le domaine politique ou socio-politique, nous pouvons retenir les chercheurs qui intègrent la complexité dans leurs réflexions, certains tenants de la décroissance qui refusent de considérer le développement comme une question linéaire : produire le plus possible, mais comme une sorte d'équilibre instable. On peut également citer les luttes liées à des minorités, qui contestent des normes sans avoir comme objectif de devenir la norme. On peut aussi mentionner les Universités populaires et leur travail sur les savoirs assujettis. La liste pourrait heureusement être très longue. Encore une fois, la rupture du paradigme et de son récit n'empêche pas d'agir. Mais il y a une grande difficulté, car rien ne va de soi, les repères manquent, le chemin se fait tout le temps en montée.

Dans son livre Khun rappelle une phrase de Bacon « la vérité sort plus facilement de l'erreur que de la confusion ». On peut le comprendre de la manière suivante, l'erreur nous apprend quelque chose, mais pas la confusion. Or, nous sommes dans une époque de très grande confusion.

Le concept de paradigme peut dans une certaine mesure nous aider. Voici quelques pistes :

- On ne peut pas faire comme si rien n'avait changé, mais complexité ne signifie pas confusion, on peut penser et agir dans la complexité. (Sur ce point, je renvoie au texte : complexe confus compliqué. Ainsi qu'à la bibliographie)
- Changement de paradigme n'implique pas invalidation de toutes les expériences précédentes. Dans un certain sens, c'est plutôt le contraire. En effet lire les expériences précédentes, en les dépouillant du récit « progressiste », nous permet plutôt de les valoriser. On peut par exemple regarder les expériences d'éducation populaire du XIX<sup>ème</sup> siècle non pas comme des formes embryonnaires des syndicats des partis politiques et des associations, mais comme des expériences abouties. Ce n'est pas parce que la spécialisation est une évolution de ces expériences qu'elle est une amélioration.

Un changement de paradigme ne rend pas caduque toute notre histoire, n'invalide pas nos repères, mais rend nécessaire leur relecture. Une relecture par ailleurs passionnante parce qu'elle nous permet de retrouver la richesse de ces expériences, parfois passée inaperçue<sup>9</sup>.

- Un paradigme n'est absolument pas un programme. On n'applique pas un paradigme. Toutes les réformes qui se veulent des changements de paradigme sont, au mieux, une des manières de prendre en compte ce changement. Une manière, car, le paradigme de la modernité a pu supporter la commune de Paris aussi bien que l'Allemagne nazie.

Ainsi, l'État social-actif ou l'activation comme moteur de la sécurité sociale ne peuvent pas être de nouveaux paradigmes. Ils correspondent à des choix politiques qui, d'une certaine manière, sont plus compatibles avec un paradigme de la complexité en construction.

Mais beaucoup d'autres choix politiques sont possibles tout en tenant compte de la complexité: le néolibéralisme ou plein d'autres choses...Tenir compte de la complexité est une condition nécessaire pour qu'un projet soit possible, mais ensuite la question est expérimenter théoriquement et pratiquement.

---

9 Par exemple, si la « théorie » marxiste a beaucoup insisté sur l'évolutionnisme, ce n'est pas du tout le cas dans l'œuvre de Marx lui-même.

Et le récit? Je ne crois pas non plus qu'on peut en fabriquer un de toutes pièces. Pour qu'un récit soit porteur, il doit émaner de pratiques concrètes. Par ailleurs quel serait l'intérêt de fabriquer de nouveaux récits totalisants? Au contraire, à force d'aller trop vite, à force de vouloir de mettre le récit avant l'expérience, nous nous construisons des pastiches qui empêchent ces expériences de se développer.

Ainsi, il était difficile de prédire les retombées du mouvement des « indignés ». Mais il est probable que l'in vraisemblable capacité qu'on lui a prêtée ne l'a pas aidé. En revanche, penser et d'agir aussi sur le niveau culture relève d'une véritable nécessité. Il faudrait créer des subjectivités propres aux mouvements auxquels nous participons. Ce n'est pas un surplus, ni un vernis, cela fait partie des expériences alternatives.